Document généré le 6 juin 2025 12:20

XYZ. La revue de la nouvelle

Le déclin de Sophie

Isabelle Doré

Numéro 31, automne 1992

URI : https://id.erudit.org/iderudit/3752ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Doré, I. (1992). Le déclin de Sophie. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (31), 28–33.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le déclin de Sophie

Isabelle Doré

Sophie se laissait coiffer pour la dernière fois et ce n'était pas de gaîté de cœur qu'Irma la voyait quitter le cirque pour toujours. On ne les avait pas informées du décret qui allait trancher l'avenir de Sophie comme le couperet d'une guillotine mais, la semaine précédente, Irma avait entendu des voix au travers de la porte du directeur:

— Le public a besoin de nouvelles vedettes! Il faut remplacer Sophie! Samedi, elle donnera son dernier spectacle!

Sans qu'Irma rapporte quoi que ce soit à Sophie, cette dernière sentait quelque chose aussi fort que si elle savait. D'ailleurs, elle se doutait depuis quelque temps qu'on n'allait pas lui faire de cadeau. Les lois du spectacle sont immuables. Bien qu'elle eût préféré en être privée, Sophie méritait le repos définitif. Les virtuoses de l'acrobatie ne peuvent pas rêver d'exercer leur métier jusqu'au dernier souffle de vie, la chair n'a pas cette ambition et Sophie avait déjà fait plus long feu que quiconque encore dans l'histoire du cirque.

Pourtant, elle ne se résignait à faire ses adieux qu'avec une profonde tristesse. C'est qu'elle était de loin la meilleure gymnaste de sa génération, sans aucun doute la plus grande équilibriste de son époque et peut-être la plus éblouissante funambule de tous les temps. Il s'en trouvait peu, même chez ceux qui n'en faisaient pas la démonstration — considérant qu'il n'y en avait que pour elle —, qui auraient pu, sans se couvrir de ridicule, tenter de dénigrer le talent de Sophie. Depuis des années, on se déplaçait d'une ville à l'autre pour venir la voir. Les foules aussi bien européennes qu'américaines lançaient des « Oh! » de ravissement en la voyant

faire. On aurait cru qu'elle avait des ailes. Trapèzes volants, barres parallèles, exercices d'équitation, elle maîtrisait toutes les disciplines de son art avec un brio inégalé.

Mais Irma comptait parmi les rares qui avaient réussi à garder de l'affection pour le monstre intraitable qu'était, au fond, Sophie. L'artiste n'ignorait pas comment se faire aimer. Au contraire, elle connaissait aussi bien l'art de séduire que celui d'épater. Seulement, on se rendait doucement compte, si la vie favorisait les rencontres multiples, que son charisme cachait un tempérament acariâtre. Les intimes se souviennent de la fameuse soirée où l'éclairage avait fait défaut juste au moment où l'acrobate, sans filet sur son fil, allait se projeter dans les airs, virevolter et retomber sans vaciller pour avancer dans la direction inverse. Contrairement à beaucoup d'autres qui auraient sagement demandé des explications à qui de droit, elle avait gagné l'arrière-scène d'un pas décidé, marché droit vers la cabine de contrôle, poussé la porte violemment, sans l'ombre d'une hésitation et elle avait mordu l'éclairagiste avec assez d'élan qu'il en porte encore la marque sur son avant-bras. On se souvient aussi du jour où le talon de son soulier, lors de l'exécution d'un exercice acrobatique particulièrement délicat, avait accroché l'ourlet de sa robe qui avait commencé à se découdre. Dans le retour d'un tournant périlleux de la voltige, Sophie avait gardé le pied en l'air en provoquant les rires de l'assistance. Personne n'assista au krach émotif qui eut lieu à sa sortie de la piste. Irma, sachant qu'elle serait tenue responsable de l'accident, s'était enfermée dans les toilettes assez longtemps pour que l'ouragan passe et lorsqu'elle trouva le courage d'entrer dans la loge, le vêtement de Sophie n'était plus que lambeaux déchiquetés. Il fallut lui redessiner un autre costume et Sophie poussa l'intransigeance jusqu'à exiger une réplique identique au premier, coupé dans un velours épais, moiré, rouge, et dont l'encolure serait sertie des mêmes pierres à l'aspect précieux qu'Irma dut rechercher accroupie, à quatre pattes sur le sol, au milieu des dégâts. Parce qu'il faut dire que dans sa rage, Sophie n'avait rien épargné. Les chaises avaient volé, le fauteuil était renversé, la petite table sur

laquelle Irma déposait les poudres et autres objets de maquillage avait basculé. Sophie ne s'éternisait pas en paroles éphémères. Elle agissait.

Lorsqu'elle faisait ses crises plus rien d'autre n'existait. Heureusement, ses plus grosses colères étaient issues d'un dérangement dans la pratique de son métier et mis à part ces deux exemples devenus légendes chez les saltimbanques, la chose était rare. Mais elle pouvait tout de même grogner d'impatience si, à cause d'un retard dans le spectacle, on la laissait attendre trop longtemps à l'arrière-scène et elle pouvait hurler d'indignation si les repas qu'on lui préparait n'étaient pas à la hauteur de ses goûts. Disons plutôt à la hauteur de la diversité de ses goûts puisqu'elle ne tolérait pas que le cuisinier lui serve deux fois la même chose dans la même semaine. On la craignait comme D[r] Jekill ou le docteur Cordelier.

Devant ses admirateurs cependant, Sophie portait un masque. Après vous avoir ébloui par son talent miraculeux, elle vous étonnait par sa simplicité. On était loin de soupçonner que cette modestie était composée habilement par une aptitude particulière à jouer la comédie. Chaque fois que, dans sa loge, on s'égosillait en commentaires élogieux sur la richesse de ses dons, son regard feignait l'étonnement. Elle arrivait à convaincre que les applaudissements la prenaient par surprise. Je parle ici des spectateurs qui, incapables de résister à l'honneur de se présenter devant la célébrité et au plaisir qu'ils auraient plus tard à s'en vanter, poussaient l'audace jusqu'à se rendre dans les loges après le spectacle. Alors qu'elle venait encore une fois d'atteindre une perfection de mouvements digne d'une aurore boréale, elle s'assoyait dans un coin, simulant un sentiment d'insatisfaction et contrefaisant un air pensif.

Chez les gens du cirque, chacun avait sa façon d'observer la puissance d'envoûtement que Sophie exerçait sur les étrangers. Les jaloux ruminaient. Les plus paresseux d'entre eux surtout: ceux qui n'avaient pris que la peine de développer assez de leurs capacités pour s'assurer une participation humble et effacée au spectacle jusqu'à l'âge de la retraite. Leur frustration n'avait d'égale que

la rage qu'ils avaient contre eux-mêmes. Les sages, eux, se contentaient de « savoir » alors que les jeunes ne s'en faisaient pas trop, attendant la retraite inévitable de leur compétitrice.

Justement, depuis quelque temps, on la voyait surveiller la moindre transformation sur son corps, dans son allure. À part de petits renflements sous les yeux, quelques rares blancheurs qu'Irma, sitôt qu'elle les surprenait, épilait prestement, sa chair ne trahissait pas son âge. Mais sa souplesse et sa mobilité n'étaient plus ce qu'elles avaient été. Et c'était ça le pire. Depuis le soir où, quelques mois plus tôt, elle s'était foulé la cheville en retombant d'une culbute périlleuse, la crainte de se blesser avait grandi en elle si bien qu'elle ratait ses voltiges, elle loupait ses chutes en troquant l'exactitude et la perfection contre le petit pas en avant qui la sécurisait. Le public, si fidèle à ses heures, ne retient pas ses « Oh ! » désenchantés lorsqu'il devine l'humanité de ses dieux. Pire encore, les financiers responsables de décider en fonction de la caisse seulement, ont la mémoire courte et bien que Sophie rapportât gros depuis longtemps, on ne lui pardonnait pas de décevoir. Sophie ne pouvait désormais s'en prendre à personne. Son courroux, ses emportements, son exaspération ne pouvaient rien. Pour la première fois, c'est la vie qui devenait son adversaire et elle n'avait pas les armes qu'il aurait fallu pour la combattre. Sa première entorse avait été le départ d'une longue descente aux enfers.

Sans qu'elle en parle jamais, Irma lisait bien l'inquiétude dans le regard de sa protégée. L'enfant gâtée qui avait toujours fait ses quatre volontés était maintenant sans défense. Une résignation douloureuse la gagnait. Celle qui avait passé des années à regarder de haut la prouesse ordinaire des autres devait maintenant ravaler sa fierté.

Elle eût pu faire le marché de Faust qu'aucun recul, aucune hésitation même ne l'en eût empêchée. Lorsqu'elle était seule dans sa couche, les soirs où le sommeil s'absentait, elle rêvait, éveillée, d'absorber une substance magique qui referait cellule par cellule son corps tout entier. Cela devrait prendre du temps pour qu'on ne remarque pas le changement, pour qu'on s'habitue peu à peu à

la régénération de ses muscles. On devait s'étonner de ce qu'elle restait jeune, mais jamais se dire qu'elle avait rajeuni. Cela ne devait pas être très difficile puisque sa physionomie n'avait pas tant souffert de l'abâtardissement. Mais, dans son phantasme, elle poussait l'espoir jusqu'à imaginer que tous ses organes vitaux méritaient l'attention du breuvage merveilleux qui devait avoir la propriété de remplacer le vieux par du neuf. La peau, le cœur, les artères, les poumons, tout y passait. Son mirage lui promettait qu'au réveil, son corps serait le même qu'au tout début de sa carrière. La chose était plus forte que la nature, plus puissante que n'importe quel dieu et elle n'existait que par et pour Sophie. L'illusion lui jurait que le lendemain, elle exécuterait galipettes, pirouettes, roulés-boulés, cabrioles, gambades sans qu'un poil dépasse et marcherait sur son fil sans qu'un muscle hésite. Ou alors, elle imaginait que le temps n'avait jamais eu prise sur elle. Qu'elle était seule au monde à avoir mérité l'éternité et que le jour où son corps avait atteint sa pleine maturité, il en était resté là pour que, sur la piste centrale, on ne voie encore et toujours qu'elle. Pour que les applaudissements, lorsqu'elle entrait en scène, continuent de décupler par salves frénétiques, lui réservant ainsi, éternellement, aujourd'hui comme par le passé et pour l'avenir, un accueil plus chaleureux et plus admiratif qu'aux autres.

Mais l'aube était moins chimérique que le crépuscule. La réalité ressuscitait la douleur de Sophie et l'après-midi comme le soir, lorsqu'il y avait représentation, plutôt que de changer l'usé en restauré, les lois de la réalité empoignaient les entrailles de l'étoile pour transformer la confiance en terreur. Il faut dire qu'on s'était passé le mot et maintenant, lorsqu'elle pénétrait dans l'arène, le souffle de la foule laissait s'éterniser l'apnée qui, pire que le ra d'un tambour, semblait répéter dans un silence plus bruyant que le vent: « L'aura-t-elle, ne l'aura-t-elle pas, l'aura-t-elle, ne l'aura-t-elle pas ? » Contre toute attente, les plus grandes blessures ne venaient pas de ceux qui avaient jalousé Sophie — ceux-là ne pouvaient pas la trahir, ils ne l'avaient jamais suivie —, mais bien de ceux qui l'avaient toujours acclamée. Ceux du public, ils doutaient maintenant.

Ce soir-là donc, Irma et Sophie savaient qu'elles reproduisaient leur rituel pour la dernière fois. Le spectacle devait commencer dans l'heure. Irma laissait le peigne glisser lentement sur la tête de Sophie, tentant de changer les secondes en siècles. Elle lui avait déjà passé sa robe pour éviter de la décoiffer, mais elle n'avait pas encore noué le foulard que l'artiste arborait comme une marque distinctive. Sophie tournait le dos au miroir. L'habilleuse avait fait exprès de retourner le fauteuil pour se protéger elle-même contre la réflexion de la nostalgie de son idole dans le miroir. Sophie ne vit pas Irma fixer le diadème sur sa tête. Son regard se perdait au fond d'une lézarde dans le mur. C'était l'histoire de sa vie qu'elle lisait dans l'espace minuscule. À Montréal, New-York, Los Angeles, Paris, Londres, Budapest, elle se revoyait accepter un compliment, une gerbe de fleurs. Elle entendait prononcer son panégyrique comme un murmure qui parcourt l'assistance.

On entendit l'orchestre jouer l'ouverture. Irma noua le foulard autour du cou de la future retraitée. Sophie s'éloigna vers le chapiteau. C'était l'automne. Le trop-plein de la foule hurlait encore devant les guichets. On exigeait une place même debout. Il faisait un vent de tempête. Dans une bourrasque, on vit tomber ce qui restait des feuilles multicolores d'un érable. Le spectacle eut lieu. Sophie ne commit pas d'erreur. La sortie était fière, mais rien ne pouvait changer la décision des autorités. Et puis, la piqûre coûtait moins cher que la pension.

Il était tard lorsque la dépouille de Sophie fit un bruit sourd en frappant le fond d'une poubelle de métal. Cette nuit-là, les autres chimpanzés de la compagnie firent un cauchemar. Le lendemain matin, Irma creusa un petit trou dans la terre boueuse, retira le corps déjà refroidi du cercueil métallique, l'enterra en mêlant ses larmes à la pluie et partit pour ne plus jamais se présenter à son poste.

XYZ